

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

De retour à Colle Gianturco, on retrouvait les autres colons avec lesquels on passait de bons moments en conversations simples et amicales qui rompaient la solitude et la monotonie de la semaine. Il y avait Mario Cimarelli et ses deux frères, partis des Marches en même temps que les Goretti ; les Torrigiani et les Montanari, eux aussi originaires des environs de Corinaldo. C'étaient de rudes travailleurs et de braves gens. Tous s'entendaient comme de vieux amis et s'aimaient bien. Au point que le 22 février 1898, lorsque Assunta mit au monde une deuxième fille, ce fut la femme du régisseur qui porta le bébé sur les fonts baptismaux et lui donna son propre prénom : Ersilia.

Maria, quant à elle, commençait à révéler cette intelligence précoce, ce bon caractère, ce sérieux et cette application qui lui donnaient les apparences d'une petite personne mûre, bien qu'elle n'eût que sept ans. Elle témoignait aussi un très grand respect à ses parents. Sur ses vieux jours, sa maman ne se souvenait ni d'un caprice ni d'une désobéissance de Marietta.

« Toujours, toujours, toujours, elle m'a obéi. »

Au contraire, ses frères et sœurs remarquaient à quel point leurs propres indocilités attristaient Maria, qui savait les en gronder. Elle était aussi leur bon ange et c'était vers elle qu'ils se précipitaient pour chercher refuge lorsque la maman s'apprêtait à les reprendre sévèrement de leurs sottises.

Maria était sage à la maison comme à l'extérieur, seule ou en compagnie. À Colle Gianturco, ses petites voisines s'en étonnaient parfois. Un jour, Angela Terenzi, qui était du même âge, rencontra Maria en chemin, s'approcha d'elle et lui parla, comme les enfants ont coutume de faire. Maria ralentit le pas un instant, regarda la fillette du coin de l'œil et, sérieuse, s'éloigna comme si elle avait peur.

Elle était d'un naturel réservé, et toujours pressée d'obéir. Or sa maman lui avait recommandé de ne pas s'attarder le long du chemin.

Dès qu'elle avait un instant, elle se rendait au chevet de son père, pour se rendre utile.

Ainsi déchargée des soins du ménage, Assunta pouvait demeurer auprès du moribond.

Un des premiers jours de mai, Luigi sentant sa fin toute proche, demanda un prêtre. Ce fut don Alfredo Paliani qui vint de Cisterna.

La clochette résonna doucement dans l'escalier de la Cascina Antica et, paisible, Luigi reçut les derniers sacrements, entouré de tous les siens.

Le bon prêtre déclarera plus tard :

– J'ai trouvé la petite Maria et ses frères et sœurs en prière pour leur papa. À cette occasion, j'ai vu comme elle était prévenante à son égard, et j'ai remarqué qu'elle invoquait la Sainte Vierge afin qu'Elle vienne au secours de ce père chéri.

Arrivèrent les dernières heures. Luigi dormait d'un sommeil agité quand Assunta perçut un filet de voix qui s'échappait de ses lèvres brûlantes :

– Assunta !... Je meurs... Retourne à Corinaldo ! Prends les enfants avec toi et retourne au pays !

Ainsi s'exprimait son angoisse à l'idée de laisser femme et enfants innocents sous la tyrannie des Serenelli.

Un cousin, qui était venu de Rome, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire, partit avant le décès. Tandis que Marietta, comprenant que son père était sur le point de mourir, s'en alla quérir les plus proches voisins.

Le 6 mai 1900, Luigi rendit son dernier soupir, victime de la malaria des Marais Pontins, sous le regard anxieux de la pauvre Assunta. Il avait quarante ans.

Inconsolables, les six orphelins fondirent en larmes.

On glissa le vieux chapelet du papa entre ses doigts croisés, ainsi qu'un petit crucifix, et son corps fut placé dans l'un des cercueils qu'il avait rangés peu de temps auparavant. Il fut conduit

La parole de Dieu pénétrait le cœur de Marietta, comme la bonne semence dans une terre bien préparée. Pas une syllabe ne se perdait. Au moment où le prêtre prit Jésus et l'éleva devant l'assemblée en disant : « *Ecce Agnus Dei...* », Maria fixa ses yeux si purs sur cette blanche Hostie. Elle les referma peu après, lorsque Jésus se posa sur ses lèvres et descendit dans son cœur. Elle baissa la tête et formula sa grande promesse, préparée depuis longtemps :

« *Ô Jésus ! plutôt que de vous offenser, je préférerais mourir !* »

C'étaient les paroles du Père Morganti, mais Maria les faisait siennes, dans ce premier cœur à Cœur avec Jésus. Dans le colloque intime avec son Sauveur, elle lui demanda, avec toute l'ardeur dont son âme était capable, de lui rester inviolablement fidèle, fidèle aussi à la Vierge Marie, et aux vertus qui leur plaisent. Puis ses pensées s'envolèrent vers son papa. Elle l'avait tant aimé.

« Elle offrit sa Première Communion pour le salut de son père, rapporte la maman, comme je le lui avais moi-même suggéré et comme le prédicateur l'y avait aussi exhortée. »

Une amie présente à la cérémonie confia à son tour :

« L'attitude de Maria est restée gravée dans ma mémoire. En cette circonstance, elle ressemblait à un petit ange et gardait les mains jointes, pénétrée de la présence du Seigneur. »

Assunta résume tout en un mot :

« Maria fit sa Première Communion vraiment comme une sainte ! »

Dans son action de grâces, Maria, sans nul doute, s'était entretenue avec Jésus et sa Sainte Mère de son pesant secret. Alessandro avait assisté à ce magnifique office ; comme Maria, il avait entendu les véhémentes paroles du prédicateur : « *Guerre au péché ! Ayez une dévotion toute particulière envers la Sainte Vierge et récitez l'Ave Maria chaque jour !* » Il avait aussi regardé l'Hostie Sainte entourée d'adoration et de respect par tous les fidèles. Mais quels effets son âme en avait-elle ressentis ? Allait-il profiter de cette Messe pour renoncer à ses mauvais désirs et se convertir réellement ? Laisserait-il la grâce divine lui rendre son cœur d'enfant ?

et elle comprit. Cette fois, c'était la mort. Avant qu'elle eût le temps d'appeler au secours, il l'avait traînée dans la cuisine. D'un coup de pied, il referma la porte et abaissa le loquet.

Teresa dormait toujours. Les bœufs d'Assunta continuaient à tourner sous le soleil impitoyable.

Une fois encore, Maria plongeait son regard dans les yeux d'Alessandro et, à cette vue, son âme frémit.

– *Non ! Non ! Non !* cria-t-elle. *Que vas-tu faire, Alessandro ? Ne me touche pas ! C'est un péché ! Tu iras en enfer !*

Autant implorer une bête féroce. Dans cette lutte inégale, Maria forte de sa foi et remplie d'horreur pour le péché, devint semblable à une lionne. Se démenant avec véhémence, elle n'eut de cesse de sauvegarder la décence de sa tenue, qu'une main impie cherchait furieusement à outrager. Il voulait s'en prendre à son corps très pudique, mais elle ressentit aussi l'outrage moral, plus insultant et blessant que les violences physiques. Elle se défendit avec une force qui lui venait d'En-Haut.

D'une voix résolue, elle répéta les seules paroles qu'elle prononça en cette passion. Paroles graves, sages et, dans leur fermeté, pleines de bonté pour exhorter Alessandro et lui donner au moins la peur du châtimement justement mérité.

– *Oui, tu iras en enfer ! Dieu défend cela ! C'est un péché !*

Mais, en un éclair, il l'étendit à terre.

L'enfant sur le palier remua dans son sommeil et se mit à crier. Assourdie par le grincement des roues, Assunta n'entendait pas.

Alessandro, comprenant que la volonté inflexible de Maria l'empêcherait d'assouvir ses désirs, entra dans un état de furie, laissa échapper un cri de rage et saisit le poinçon laissé à sa portée. Elle vit cette lame effilée dans une main qui ne tremblait pas et, sans fléchir, elle continua la lutte.

Elle aussi tenait son arme secrète : son chapelet, déjà brisé par la violence du combat mais serré au creux de la main.

Père connaissait le bon cœur de Maria, sa docilité, sa loyauté, son obéissance exemplaire. Il avait devant lui, dans ce corps virginal massacré, la preuve de la fidélité absolue de Maria à son Sauveur.

Spectateur émerveillé de ce prodigieux dévoilement de vie spirituelle, don Signori pensa qu'il était temps avant tout, de savoir dans quelles dispositions était ce pauvre cœur meurtri vis-à-vis de son assassin. C'était au prêtre à conduire doucement cette âme sur le chemin évangélique du pardon des offenses.

Avant sa Première Communion, sur le conseil de sa mère, Maria avait demandé pardon pour ses fautes. Avant sa dernière Communion, sur le conseil de sa Mère l'Église, représentée par ce bon prêtre, Maria n'allait-elle pas pardonner à son tour ?

– *Marietta, murmura-t-il, Notre-Seigneur va bientôt venir en toi dans la Sainte Communion.*

Elle écoutait, très attentive, les yeux ouverts. Il lui prit délicatement une main et la tint dans les siennes.

– *Rappelle-toi, Maria, comment Jésus mourut sur la croix, comment Il pardonna à ses ennemis. Rappelle-toi sa particulière miséricorde pour le larron repentant et la promesse qu'il lui fit : "Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis." Et toi, Maria, ajouta-t-il, pardonnes-tu à ton assassin de tout ton cœur ?*

Surmontant toute hésitation et toute répugnance, elle renouvela résolument son pardon.

– *Oui, répondit-elle. Oui, pour l'amour de Jésus, je lui pardonne, et je veux qu'il vienne lui aussi avec moi dans le Paradis.*

Le Père Signori admira en silence ce pardon sublime. La grâce divine avait opéré des merveilles de mysticisme dans l'âme de cette petite fille héroïque.

Non loin de là, dans cette même ville de Nettuno, au premier étage de la gendarmerie, Alessandro subissait aussi un interrogatoire. Mais il se refusait absolument à livrer quelque explication de son crime et répondait obstinément à toutes les questions :

– *Je ne me souviens pas.*

et laissait à sa mère, à tous, son témoignage de charité héroïque, puisqu'elle avait sacrifié sa vie pour le salut de son propre assassin, qu'elle lui avait pardonné et enfin, parce qu'elle avait désiré qu'il aille avec elle au paradis.

Don Signori accueillit avec bonté Assunta dans son presbytère, où elle resta jusque dans la soirée. Dans le silence et la solitude, l'âme religieuse d'Assunta reprit des forces. Incapable de s'apitoyer un instant sur elle-même, elle ne pensait qu'aux tourments que sa fille avait dû vivre toute seule depuis plus d'un mois. Jamais Assunta ne s'était aperçue qu'Alessandro eût essayé d'attenter à la pudeur de Maria, ni qu'il eût procédé par insinuation, qu'il eût prononcé des paroles inconvenantes ou amoureuses à son égard. Elle était sûre qu'il n'avait pas réitéré ses tentatives dans le but de la contraindre à se marier avec lui, car il n'avait jamais manifesté cette volonté de quelque façon que ce fût. Maria était si petite ! Elle n'avait même pas atteint ses douze ans, âge que le droit romain estimait suffisant pour le mariage. Le garçon n'avait agi que par motif passionnel. Maria avait réagi de toute la force de son cœur chrétien et avait tenu bon dans la persécution, jusqu'au bout.

Comme Assunta s'apprêtait à quitter le presbytère et à remercier don Signori pour sa charitable assistance sacerdotale, elle tomba à genoux et laissa échapper toute son âme dans ce cri : « *Je n'étais pas digne de posséder une fille aussi bonne ! Mon Dieu, vous me l'avez donnée, vous me l'avez reprise, que votre Saint Nom soit béni !* »

Il faisait nuit noire quand elle rentra aux Ferriere, reconduite par Mario Cimorelli dont le dévouement affectueux, comme celui de sa femme, la touchait profondément en ces heures de détresse intime. Elle s'étonnait de n'avoir pas succombé à sa douleur. Il lui fallait continuer à vivre.

Lorsque la carriole entra dans la cour, Assunta fut saisie d'une insurmontable appréhension. L'idée de retourner dans la maison du crime l'épouvantait. Les Cimorelli comprirent cette crainte et lui offrirent leur cordiale hospitalité dès ce dimanche soir. Les cinq

Charité, marchant de chaque côté du cercueil, tenaient en leur main un cierge allumé.

Extraordinairement recueillie et émue, la procession se mit à réciter le chapelet. La dignité et la dévotion qui se dégagèrent de cette chrétienté endeuillée donnaient cependant à la cérémonie des airs de triomphe ! Tous célébraient déjà la gloire de Maria Goretti. La ferveur populaire la plaçait déjà dans la ronde des élus. Tous communiaient à cette divine et douce charité qui habite les enfants de Dieu. Les magasins avaient fermé leurs devantures, les fenêtres et les balcons situés sur le passage du cortège funèbre s'étaient parés de fleurs et de guirlandes.

Lorsque la dépouille bénie atteignit le centre de Nettuno, le glas se mit à sonner. Les habitants de la ville se joignirent à la procession, impatients de rendre à Maria leurs derniers hommages.

Puis le cortège s'immobilisa pour entendre le discours de l'archiprêtre, don Signori. Dans son cœur sacerdotal, il sut trouver les mots qui exprimaient ce que tous ressentaient à l'intime. Oui, Maria Goretti avait montré comment on peut avoir une grande âme, généreuse, pieuse et pure, même dans la solitude des champs. Elle s'était élevée à la hauteur des premières et nobles vierges chrétiennes. Du sein de la gloire où elle était désormais, tous la suppliaient de bien vouloir intercéder auprès de Dieu afin qu'Il allume dans toutes les âmes la vive flamme de la foi et de la pureté chrétiennes.

Le cercueil fut ensuite placé dans un corbillard, et le clergé ainsi que tous les assistants l'accompagnèrent jusqu'au cimetière. Décidément, cette enfant ne laissait pas de forcer l'admiration de tous. « La municipalité, qui était socialiste et anticléricale, se rappelle Assunta, était allée jusqu'à offrir le cercueil et concéder gratuitement l'emplacement de la tombe. »

Don Signori prononça alors une ultime allocution, vibrante d'enthousiasme :

« Et toi, héroïque fillette, enseigne à nos jeunes filles et à toutes comment lutter et mourir pour défendre leur pureté ! Intercède auprès

le parvis de Saint-Augustin, puis venir à la cure de l'archiprêtre et toquer à la porte. J'allais ouvrir : c'était lui.

– *Assunta*, dit-il, les yeux baissés, *pardonnez-moi !*

– *Mon fils, Dieu t'a pardonné, Marietta t'a pardonné... je te pardonne, moi aussi !...*

« Et je lui entourai le cou de mes bras...

« Une fois monté dans la maison, il demanda pardon aussi à mes enfants. C'était Noël. Nous allâmes recevoir la Communion ensemble, l'un à côté de l'autre. »

Aucune voix ne s'éleva contre Alessandro. On savait bien que c'était lui. La nouvelle de son arrivée s'était propagée dans la paroisse avec la rapidité d'un feu de paille. L'horreur que beaucoup d'habitants de Corinaldo avaient ressentie à la seule évocation de son nom se dissipa comme un mauvais rêve. On avait vu la mère de Maria et l'assassin repentir prier ensemble et s'agenouiller en cette nuit de Noël pour recevoir l'Enfant-Dieu, le Rédempteur du monde. Les cœurs s'étaient embrasés au feu dévorant de l'héroïque charité de Mamma Assunta.

Tous, dès lors, auraient aimé voir s'établir parmi eux l'homme qu'ils avaient honni pendant tant d'années et qui n'était plus le même, désormais rempli de componction et simple comme un enfant.

Cependant, Alessandro dut s'en retourner chez les Buontempi où il gagnait sa vie.

« Quelques mois plus tard, j'attrapai une broncho-pneumonie. Je fus hospitalisé à Osimo pendant quarante-cinq jours. Est-ce un bien, est-ce un mal, j'en réchappai... »

maman contemplait, émerveillée, la gloire que la Chrétienté en liesse était venue apporter à sa Marietta, les haut-parleurs invitèrent la foule à lever les yeux vers sa loge. Une telle ovation monta aussitôt de cette marée humaine qu'Assunta, émue aux larmes, préféra se retirer et faire fermer la fenêtre un instant.

Vint enfin le moment solennel où Pie XII, dans un silence religieux, annonça au monde que Maria Goretti, vierge et martyre, était proclamée sainte et que sa mémoire serait rappelée avec dévotion dans l'Église universelle, chaque année, le jour de sa naissance au Ciel, le 6 juillet. Le voile qui cachait l'image de la petite martyre des Marais Pontins tomba pour laisser apparaître aux yeux de tous le visage de sainte Maria Goretti. Un tonnerre d'applaudissement s'éleva de la foule unanime. Le carillon de Saint-Pierre s'ébranla. À cet appel, toutes les cloches de la ville carillonnèrent à toute volée pour la gloire d'une humble enfant de Marie. Le Saint-Père domina l'explosion de joie populaire en entonnant un vibrant *Te Deum*. Puis un cardinal invoqua, pour la première fois, au nom de tous :

« *Ora pro nobis, Sancta Maria !* »

Enfin, le Pape prononça son discours :

« ... *Et maintenant, ô vous tous qui m'écoutez, haut les cœurs ! Au-dessus des marécages malsains et de la boue du monde s'étend un immense ciel de beauté. C'est le Ciel qui fascina la petite Maria ; le Ciel auquel elle voulut monter par l'unique voie qui y conduit : la religion, l'amour du Christ, l'observation héroïque de ses commandements.*¹ »

Lorsque le Saint-Père implora la bénédiction divine, toutes les têtes s'inclinèrent. Le lendemain, il célébra la Messe en l'honneur de la nouvelle sainte². Il accorda une audience privée à Assunta, puis il reçut quelques instants toute la famille Goretti. Certes, Assunta avait l'habitude de baiser respectueusement la main des prêtres, mais cette

(1) Texte intégral du discours du 24 juin 1950, *infra*, annexe 2, p. 281.

(2) Texte intégral de l'homélie du 25 juin 1950, *infra*, annexe 3, p. 285.

Mais par-dessus tout, le chapelet était sa dévotion préférée. Elle le récitait habituellement deux ou trois fois chaque jour, surtout lorsqu'elle devint infirme, clouée sur son fauteuil roulant. Elle avait deux chapelets. Le matin, elle prenait « *celui de Lorette* », qu'elle appelait ainsi parce qu'un prêtre le lui avait apporté du célèbre pèlerinage, tandis que le soir passaient, dans ses doigts décharnés, les grains bicolores d'un chapelet envoyé d'Irlande.

Lorsqu'elle ne priait pas, elle travaillait. Toute sa vie, elle avait manifesté un attachement obstiné au travail. Son temps lui apparaissait comme un talent dont elle aurait à rendre compte. C'est pourquoi elle ne pouvait pas rester sans rien faire, véritablement gênée si elle n'avait pas dans les mains du fil et une aiguille, pour rester fidèle à une habitude sacrée.

Alessandro se rendit une dernière fois auprès d'elle, au mois de mai 1954, accompagné par un Père capucin. Il avait alors soixante-douze ans, elle quatre-vingt-huit ans. L'état de faiblesse de la vénérable maman l'émut beaucoup mais elle reconnut son visiteur et ils bavardèrent un bon moment ensemble. Elle lui avoua se sentir de plus en plus exténuée et n'avoir plus la force de faire quoi que ce fût. De son côté, menacé de cécité complète, il lui confia son projet de se retirer à la maison de santé des Pères capucins, à Macerata, comme on le lui conseillait. Il ajouta :

– *Assunta, nous avons vieilli...*

– *Remercions Dieu d'être arrivés jusqu'ici, lui répondit-elle, tant d'autres parmi nos connaissances ont déjà disparu. Maintenant, Alessandro, il nous reste à nous retrouver un jour au Ciel, auprès de Marietta...*

– *Oui, Assunta, c'est ma seule préoccupation, je ne vise à rien d'autre qu'à mériter cette indicible faveur.*

– *Prie pour moi, comme je prie pour toi !*

En juin, épuisée, Assunta dut s'aliter définitivement. Elle ne cessa pas pour autant de recevoir dans sa chambre une interminable file de visiteurs et de pèlerins, venus des quatre coins du monde.